



Repenser le risque et les catastrophes dans les régions de montagne

Kenneth Hewitt et Manjari Mehta



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rga/1650>

DOI : [10.4000/rga.1650](https://doi.org/10.4000/rga.1650)

ISSN : 1760-7426

Cet article est une traduction de :

Rethinking risk and disasters in mountain areas - URL : <https://journals.openedition.org/rga/1653> [en]

Éditeur :

Association pour la diffusion de la recherche alpine, UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Référence électronique

Kenneth Hewitt et Manjari Mehta, « Repenser le risque et les catastrophes dans les régions de montagne », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], 100-1 | 2012, mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 08 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rga/1650> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rga.1650>

Ce document a été généré automatiquement le 8 décembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Repenser le risque et les catastrophes dans les régions de montagne

Kenneth Hewitt et Manjari Mehta

NOTE DE L'ÉDITEUR

Traduction : Anaïs Perrillat-Collomb

- 1 Dans les montagnes, les conditions d'insécurité sont généralement attribuées à l'inaccessibilité, à l'isolement, aux mentalités « arriérées » des populations qui y vivent, à la « fragilité » des terrains accidentés et à la rudesse des climats. De même, les catastrophes sont supposées être la conséquence d'une plus forte propension aux extrêmes géophysiques et à la dispersion de la population et des ressources. Ces « particularités du milieu montagnard » ont souvent été associées et considérées comme responsables du sous-développement, de l'insécurité, et, comme le suggère le titre de ce numéro, de la « marginalité ».
- 2 À la différence d'une grande partie de la communauté scientifique, dont l'intérêt, en termes de catastrophes, reste centré sur l'aléa naturel et sur les actions d'urgence, la vision des risques et des catastrophes proposée dans cet article est ancrée dans l'organisation sociale et les histoires des sociétés montagnardes. Une approche socio-historique appelle certainement, d'une part à considérer les montagnes en tant qu'élément physique et en tant qu'entité sociale, d'autre part à penser les risques comme ancrés dans les activités, les interactions humaines et l'utilisation des sols. D'une manière générale, les risques dépendent des modèles de développement adoptés dans les États modernes, et sont de plus en plus influencés par les économies nationales, la structure des marchés, les modèles d'intégration culturelle, les processus de la mondialisation, et enfin l'urbanisation au sein et au-delà des montagnes.

- 3 À partir d'exemples situés dans les districts de l'Himalaya Central au nord de l'Inde et de la chaîne du Karakoram, il s'agira de démontrer comment les lieux et les conditions dans lesquels les plus graves pertes surviennent sont bien souvent préfigurés par les projets et les tendances du développement, et par l'absence de stratégie d'exploitation foncière appropriée. Dans les zones les plus touchées, les difficultés à survivre au quotidien et d'autres facteurs de vulnérabilité, généralement humains, sont des menaces beaucoup plus prégnantes que les aléas naturels. Les difficultés actuelles de ces régions s'expliquent par les relations passées et présentes avec le reste du pays ou encore par les relations avec les acteurs métropolitains, plutôt que par l'habitat montagnard. Elles sont liées à des problèmes plus généraux, tels que les dégradations de l'environnement, la concentration de populations pauvres, les minorités peu visibles et dont la voix est absente des affaires publiques, la négligence face aux préoccupations de sécurité publique, et trop souvent, un développement inadapté au contexte et aux besoins locaux.
- 4 De telles conditions ont un impact plus important que « Mère Nature » sur la survenue potentielle d'une catastrophe, et le cas échéant, sur ses conséquences. Elles contribuent également à remettre en question l'opinion selon laquelle de telles conséquences sont les résultats indubitables de la rudesse de l'environnement montagnard ou encore d'un événement naturel extrême et imprévisible. Ainsi, ce sont plutôt les politiques sociales, reflétant les priorités et les questions actuelles aux niveaux national et international, qui jouent un rôle crucial. Il semble que l'amélioration de ces dernières pourrait réellement contribuer à éviter ou à prévenir les catastrophes, plutôt que de chercher à contrôler ou à mieux prévoir les forces de la nature.
- 5 Nous admettons qu'il existe un nombre considérable de peuples autochtones d'Himalaya qui continuent de mener une vie apparemment traditionnelle au sein de leurs villages, à peine dérangés par le monde moderne. Ceci étant, cet article privilégie une perspective urbaine, pour plusieurs raisons. D'abord, les villes sont de plus en plus impliquées dans les catastrophes liées aux terrains de montagnes. De plus, ces centres urbains sont immenses dans la région des études de cas choisis. Enfin, ceux-ci sont négligés dans le discours lié aux montagnes. Au cours de la dernière moitié du XX^e siècle, dans les régions montagneuses les plus peuplées du monde, notamment la région Himalaya-Karakoram-Hindu Kush et les Andes, la population urbaine a rapidement dépassé la population rurale. Tout comme elle change l'incidence et l'envergure des catastrophes, l'urbanisation représente un facteur de risque important pour l'arrière-pays rural ou « alpin », ainsi que pour les régions en aval. La vulnérabilité urbaine a certainement été abordée (Pelling, 2003), mais elle tend à être traitée séparément. Par ailleurs, l'attention est ciblée sur les plus grandes villes, laissant de côté la périurbanisation de vastes zones de hautes terres. Avant d'approfondir ces perspectives, la prévalence d'autres approches sur les zones de montagnes et sur les catastrophes doit être abordée.

Idées reçues à propos des catastrophes et des montagnes

- 6 La recherche actuelle témoigne d'une réelle diversité d'approches quant aux catastrophes, notamment en ce qui concerne la vulnérabilité sociale et les thématiques associées (Blaikie *et al.*, 1994 ; Steinberg, 2000 ; Oliver-Smith et Hoffman, 2003 ; Bankoff

et al., 2004 ; UNDP 2004 ; Hewitt, 2007 ; Enarson et Chakrabarti, 2009). Cependant, il semble difficile d'inverser la tendance dominante qui consiste à associer les catastrophes aux facteurs environnementaux qui les déclenchent, notamment en montagne. L'interprétation la plus évidente est aléa-centrée et conçoit les catastrophes comme la conséquence d'une nature en furie : une rivière en crue due à des pluies excessives, un puissant séisme qui bouleverse le paysage, ou encore l'isolement des communautés montagnardes à cause d'un glissement de terrain ayant coupé leurs relations avec l'extérieur. Les explications et les contraintes ne sont pas ancrées dans les réalités sociales mais plutôt dans les phénomènes extrêmes de la Nature, dans l'hostilité des terrains et la rudesse des climats (McCall *et al.*, 1992 ; Rose *et al.*, 2004). D'après notre expérience, les catastrophes ne sont pas seulement ou pas essentiellement liées à des facteurs naturels. En revanche, la priorité donnée à la croissance économique, par exemple, a engendré la reconfiguration des espaces du risque en montagne, à travers les programmes d'énergie hydraulique, l'exploitation minière et forestière, le réseau routier et le tourisme. À court terme, ces facteurs contribuent à l'apparition de nouvelles formes de catastrophes et à leur intensification, plus fortement que le changement climatique, jusqu'à présent. Les catastrophes, pour autant qu'elles soient ancrées dans des choix et des actions humaines bien antérieures à l'événement destructeur, restent, avant tout, des faits sociaux façonnés par des questions de sécurité publique et par des questions structurelles plus larges (Bradshaw, 2004).

- 7 Une autre idée reçue sur la montagne reflète un penchant romantique, qui donne à voir les régions montagneuses comme des lieux préservés, sauvages, où l'habitat naturel et les zones « vides » sont préservés. Dans cette logique, les hommes, lorsqu'ils apparaissent, sont perçus comme des communautés exotiques, vierges de tout contact avec la civilisation moderne. Si les dangers sont admis, ils proviennent de l'altitude et de l'isolement, des zones « escarpées » et « alpines », des conditions climatiques extrêmes, ou encore de montagnards « aventureux ». S'il y a une part de « réalisme » à ce propos, il repose sur l'ancienne image de survie darwinienne, dans une lutte implacable contre la Nature. Cette image n'est donc pas sans fondement, mais elle ignore les conditions actuelles de la grande majorité des montagnards, ou le type de risque et de pertes qu'ils endurent en raison des catastrophes. Par dessus tout, cette vision se détourne des réalités du développement, de celles de la sécurité nationale, et des innombrables villes de montagnes, qui deviennent la résidence d'un nombre toujours croissant de montagnards.
- 8 L'urbanisation est aussi rapide, sinon plus, en montagne que dans de nombreuses régions en contrebas. Une croissance sans précédent d'habitations denses et vulnérables, ou de quartiers au sein d'une ville, est en cours, des Andes en Amérique du Sud et des régions montagneuses de l'Afrique de l'Est jusqu'à l'Asie Centrale et les îles montagneuses de l'Asie du Sud Est (Fernandez, 1999 ; Development Planning Unit – University College London, 2003). Les migrations à l'origine du phénomène concernent principalement les travailleurs de l'arrière-pays montagneux ou encore les déplacements de population forcés, en raison de conflits ou de grands projets, de catastrophes, ou du fait des personnes cherchant tout simplement du travail en ville. Tous ces migrants sont souvent des populations plus vulnérables que la moyenne, moins capables aptes à faire face aux crises, et sans capacité de revendication des besoins affectant leur sécurité. Pour eux, les risques environnementaux sont

généralement subordonnés à d'autres besoins liés à la survie quotidienne, et d'autres sources humaines de risque et de vulnérabilité. Parmi catastrophes récentes, la plus grande concentration de risques humains et les pertes les plus importantes concernent les zones denses et toujours plus grandes d'habitats informels, au cœur des villes, ainsi que les fronts d'habitations périurbains émergents, entre la ville et son environnement rural (Qin Ye, 2005 ; Davis, 2006 ; UN-Habitat 2007). Par ailleurs, dans une plus large mesure, les risques et les réponses aux catastrophes, dans les régions montagneuses les moins peuplées, sont conçus par et à partir de ces centres urbains.

- 9 Mettre en avant l'éloignement et l'inaccessibilité de ces espaces conduit, d'une part, à percevoir les communautés montagnardes comme étant isolées et autarciques dans leur relation à leur environnement, et d'autre part, à minimiser ou à ignorer leurs relations avec les régions alentours. Cette autarcie totale n'existe pourtant quasiment nulle part. En revanche, les relations entre les régions montagneuses et les régions de basses altitudes préfigurent, souvent fatalement, les risques de catastrophe en montagne. D'un point de vue historique, le commerce, les migrations, la sécurité et les campagnes militaires ont souvent lié les montagnes à des centres urbains plus ou moins distants, dans les terres de basses altitudes. Les influences socio-économiques et politiques n'en sont pas moins importantes, particulièrement à l'heure de la libéralisation économique et de la mondialisation. Les inondations dévastatrices qu'a connu le Pakistan en 2010 ne l'attestent que trop bien.
- 10 Une troisième idée reçue vise à concevoir les montagnes comme des « sanctuaires », des lieux de sérénité, de pèlerinage spirituel, de santé et de bien être, « hors du temps ». Ceci pourrait refléter des désirs bien ancrés ou encore la place de la montagne dans l'imaginaire humain. Il ne s'agit pas de nier le sens spirituel que certains peuples accordent aux montagnes, ni de dénigrer les efforts entrepris pour protéger l'héritage des montagnes. Le problème réside dans le contraste frappant des images évoquées aujourd'hui, de l'Afghanistan au Guatemala, du Cachemire au Chiapas, de l'Éthiopie au Yémen. Toutes ces régions sont montagneuses, ont leur propre aspect sauvage, leur histoire unique et leurs lieux dont la beauté est renommée. Cependant, elles sont associées à des images violentes de conflits armés, des décennies de guérilla et de guerres civiles ou internationales (Hewitt, 1997 ; Libiszewski et Baechler, 1997). Même s'il s'agit d'une vision sélective, elle reflète la manière dont les questions de sécurité et la violence armée préoccupent les pouvoirs dominants et les médias de masse. D'autres individus, sans doute plus nombreux encore, souffrent d'autres graves problèmes au sein des montagnes. Ces problèmes peuvent être la malnutrition infantile, la dégradation environnementale, ou les crises de réfugiés ; problèmes qui influent plus rapidement et plus sérieusement sur la survie et la préparation aux catastrophes. En outre, s'ils se trouvaient aggravés ou si l'environnement venait à se dégrader, ces problèmes ne seraient pas isolés, en tant que tels, mais partagés par bien d'autres habitats, avec des risques sociétaux également amplifiés (Ives, 1997).
- 11 Enfin, un dernier stéréotype vise à voir les populations montagnardes comme majoritairement rurales, comme des peuples indigènes, comme des communautés aux ressources « traditionnelles », principalement agricoles et pastorales. Ceci est encore le cas dans de rares régions à l'échelle de la planète. Plus généralement, les populations montagnardes sont intégrées aux échanges monétaires modernes, au commerce et aux marchés du travail. En Himalaya, il y a du travail dans l'armée, dans le tourisme, pour des porteurs ou des guides, ou encore en tant que travailleur migrant dans les villes de

plaines ou dans les États du Golfe. Dans les régions himalayennes, les montagnards descendent de plus en plus souvent aux altitudes inférieures pour étudier ou trouver des emplois administratifs. Les migrations associées aux différentiations socio-économiques tendent à reconfigurer la vulnérabilité des individus face aux aléas, environnementaux ou autres.

- 12 Historiquement, les communautés montagnardes ont appris à développer une certaine résilience et des stratégies d'adaptation basées sur une connaissance fine de leur environnement. Des études anthropologiques montrent que ces communautés s'adaptent à la diversité des milieux montagnards et parviennent à un état de sécurité, voire de réelle sûreté, là où d'autres se trouveraient dans une situation extrême et précaire (Rhoades et Thompson, 1975 ; Guillet, 1983 ; Fisher, 1986). Toutefois, les capacités des communautés à s'adapter et à appréhender leur milieu évolue au rythme des changements socio-économiques, notamment sous l'influence de forces extérieures. Bien que la recherche dans ce domaine soit limitée, les indices permettent de voir que la connaissance et les pratiques qui autrefois contribuaient à réduire la vulnérabilité s'affaiblissent face aux motivations et aux besoins liés à l'argent et à la diversification des moyens de subsistance.

Démystifier les idées reçues : étude de cas dans le nord de l'Inde

- 13 Dans la région de l'Hindu Kush-Himalaya, comme dans d'autres régions du monde, des lieux et des communautés illustrent à quel point les stéréotypes liés à la montagne ne permettent pas d'appréhender avec exactitude le contexte dynamique des vulnérabilités et des catastrophes. En conséquence, ceci explique pourquoi il est nécessaire d'adopter une approche plus nuancée que celle utilisée jusqu'alors. Ce décalage conceptuel entre, d'une part, les perceptions, et d'autre part, les réalités de plus en plus complexes, peut être illustré par les cas de l'Himachal Pradesh et de l'Uttarakhand, situés dans la région de l'Himalaya Central du nord de l'Inde. Ces deux États se caractérisent par des zones densément construites et des environnements urbanisés. Par ailleurs, l'écart socio-économique se creuse de plus en plus au sein de leurs populations respectives. Enfin, les trajectoires de développement adoptées reflètent, ou sont du moins influencées par les décisions et les actions de l'aval.
- 14 Les relations de la région avec, d'une part, les autres montagnes, et d'autre part, les économies et la politique des régions en aval, ont commencé avant la période coloniale et se sont réellement intensifiées au cours des décennies post-indépendance. Depuis les années 1960, en raison des impératifs géopolitiques visant à rendre ces montagnes accessibles, la construction de routes, praticables en toute saison, est devenue l'une des principales priorités de développement. Elles offrent un réseau moderne à des communautés autrefois isolées, permettant de créer des liens plus rapides et plus denses avec les marchés, l'emploi, le secteur éducatif et d'autres opportunités, auparavant bien moins accessibles. Actuellement, le degré d'inaccessibilité, encore observable dans certaines régions népalaises de l'Himalaya, est devenu inexistant en Inde. Peu de zones sont hors d'atteinte des routes qui offrent un accès relativement aisé aux centres de commerce et aux zones périurbaines qui se sont développées autour de ceux-ci. Les principales stations récréatives des collines, telles que Shimla et Mussoorie, aussi bien que les villages autrefois de taille modeste, comme Kullu et Manali, ont

connu une croissance de leur population incroyable et incontrôlée, qui a surtout pris place dans les zones vulnérables à l'activité sismique. Une autre caractéristique de la croissance des centres urbains et des quartiers satellites est la lourde pression portée sur les ressources en électricité, en eau, sur les systèmes d'assainissements et sur les autres équipements urbains qui deviennent largement inadaptes pour répondre à la demande.

- 15 Ces tendances se sont intensifiées durant les deux dernières décennies, parallèlement à la libéralisation de l'économie indienne. La croissance économique et sociale sans précédent, qu'a connue la majeure partie du pays, a également eu des répercussions en montagne. Elle s'illustre notamment par des « révolutions » dans les domaines des transports et des télécommunications, par l'émergence d'une large classe moyenne, aux aspirations nouvelles et acquérant des compétences, et enfin, par une vibrante culture de la consommation. L'accès à des revenus plus faciles à dépenser, associés à une mobilité plus aisée et à l'acquisition de mœurs socioculturelles dominantes, contribuent à provoquer des changements immenses. Certains individus profitent des nouvelles opportunités liées au travail et à l'éducation. Des régions connaissent une diversification des revenus liés à l'agriculture et des revenus non agricoles. Cependant, de tels changements ont inexorablement amenés des choix, et il est instructif de voir comment ceux-ci ont créé des situations de risque qui n'existaient pas auparavant, ou qui n'englobaient pas d'aussi larges zones et autant d'individus.
- 16 Une conséquence majeure de la création d'Uttarkhand dans les collines au-delà du district de l'Uttar Pradesh, en 2000, a été la flambée des prix du foncier et la spéculation immobilière. Autour de cette ville – capitale d'État –, s'initia la conversion des anciennes terres agricoles en zones dédiées aux entreprises non agricoles et aux résidences qui s'étendirent plus haut, sur les pentes des collines. L'extension de cette conversion a été nourrie par un scénario de longue date : des rendements agricoles qui s'avéraient faibles et stagnants, des besoins croissants de revenus, et la nécessité de trouver de nouvelles sources de revenus que l'on pouvait dépenser.
- 17 La demande d'une population migrante, venant à la fois des montagnes et des plaines, et allant de l'ouvrier aux classes moyennes, a contribué à entretenir ce changement dans l'utilisation des terres, avec un boom de la construction. Le secteur émergent de l'hôtellerie, qui attire la classe moyenne urbaine et domestique, ayant le désir de voyager, d'acquérir et de consommer, a également contribué à modifier la configuration aussi bien des terres que de la population des montagnes. Il y a eu une réelle expansion des zones urbaines déjà surpeuplées. Ainsi, de petites villes ont été transformées en de tentaculaires zones urbaines, caractérisées par de fortes densités de populations, et ne ressemblant que de très loin aux conditions existantes il y a encore une décennie. Les types d'infrastructures nécessaires pour subvenir aux besoins de cette classe moyenne croissante engendrent une pression accrue sur l'eau, l'électricité, les systèmes d'assainissements et sur les routes, amenuisant des ressources en eau d'ores et déjà de plus en plus rares, et engendrant une crise en matière de gestion des déchets solides. Les effets de ce nouvel environnement urbain sont visibles partout : des habitations modestes côtoient des complexes résidentiels et des hôtels aux devantures en verre, les restaurants en bord de route sont contigus aux galeries marchandes omniprésentes, aux auberges et aux stands de nourriture. Les ordures, symboles du nouveau style de vie consumériste en Inde, sont partout.

- 18 Paradoxalement, la dynamique récente, et toujours en cours, ayant conduit à un tel état de développement dans cette région de montagne agit en l'absence d'un plan cohérent de réglementation pour l'usage des sols, ou de directives environnementales et de réglementations adaptées aux besoins et au contexte montagnards. On en voit les conséquences dans l'augmentation de la pollution atmosphérique et dans la congestion importante du trafic routier, notamment sur les routes mal équipées. Par ailleurs, des immeubles à plusieurs étages sont construits sans tenir compte des normes en vigueur dans des zones pourtant connues comme enclines aux séismes. Pendant ce temps, les populations marginalisées continuent à faire ce qu'elles ont toujours fait : construire sur les seuls terrains à leur disposition, sur les pentes vulnérables. Les bidonvilles, où les habitations sont précaires et où les infrastructures font défaut, occupent les sites les moins coûteux, soumis aux aléas naturels. L'absence de dispositions pour évacuer les débris de constructions a entraîné l'obstruction des systèmes de drainage naturels, provoquant ainsi des inondations lors de la saison des pluies. Les routes se dégradent et s'écroulent, les lignes électriques traînent dans des canaux d'évacuation à ciel ouverts.
- 19 Un phénomène connexe, bien que rarement commenté, est la manière dont les populations de ces centres urbains et périurbains sont en train de se diversifier, incluant ainsi des migrants provenant aussi bien des montagnes que des plaines. Ils peuvent être étudiants, fonctionnaires, personnels de l'armée, propriétaires ou résidents secondaires, de la classe moyenne. Ces individus se revendiquent comme étant montagnards, même si de fait ils ne le sont pas toujours. Ils constituent un réservoir de population à risque toujours plus grand, vivant dans un environnement urbain où les services publics n'offrent que peu de soutien et de protection, et pour qui les questions liées à la qualité de vie arrivent au premier plan, bien qu'elles ne soient que rarement considérées. Toutes les zones urbaines et les quartiers densément peuplés sont quasiment le siège de « catastrophes quotidiennes », allant d'un taux de mortalité infantile élevé à la forte criminalité. Les morts prétendues « accidentelles » sont très fréquentes et liées par exemple à des collisions routières ou à des électrocutions. Les conséquences d'une diversité aussi importante, au sein de la population, des prises de conscience et des investissements dans l'amélioration de la sécurité publique, des capacités de résilience et de réduction des vulnérabilités, restent à approfondir.
- 20 La mousson de 2010 montre comment les aléas causés par des phénomènes géologiques ou climatiques, que ceux-ci augmentent ou non en fréquence et en intensité, sont intensifiés par l'inadéquation et la prolifération anarchique du bâti et aggravés par le désordre artificiellement provoqué par les dynamiques rural-urbain et amont-aval. Les secteurs de l'économie à forte croissance potentielle, tels que l'énergie hydraulique, le tourisme, la construction d'infrastructures, n'ont pas seulement des répercussions majeures sur l'environnement, mais touchent également un nombre considérable de montagnards, tout en mettant en danger des centaines de milliers d'habitants des plaines.
- 21 Les crues rapides sans précédent qui ont dévasté la majeure partie du Pakistan en 2010 ont également causé des ravages en Himachal Pradesh, en Uttarkhand, ainsi que dans d'autres régions montagneuses et dans la plaine du Gange. Les inondations, les pluies torrentielles et les glissements de terrain ont perturbé le quotidien et les moyens de subsistance des montagnards ainsi que des millions de personnes vivant dans les plaines d'inondations du nord de l'Inde. Des villages entiers et des villes ont été

inondés, avec des rivières en crue et des digues endommagées. Les routes ont été emportées, bloquées ou gravement endommagées par les glissements de terrain, coupant ainsi des réseaux de communication cruciaux pour les communautés rurales les plus isolées. La menace provenant de l'augmentation du niveau d'eau au barrage de Tehri et les inondations d'aval, le long du Gange, ont l'importance des dynamiques amont-aval. De même, les villageois et les citadins souffrent de graves pertes, qu'elles soient agricoles, liées à l'élevage ou aux activités d'entrepreneariales. Les infrastructures urbaines et périurbaines ont été durement touchées, et parfois même détruites, et le flux de denrées essentielles, largement importées des plaines, a été réellement perturbé. L'une des saisons clés en matière de pèlerinages spirituels a également été très affectée, avec plusieurs milliers de visiteurs, dont la plupart provenaient des villes situées dans les plaines, bloqués par des glissements de terrains, souvent pendant plusieurs jours.

- 22 Aussi terribles qu'ils soient, ces événements illustrent à un degré plus ou moins élevé ce qu'il se produit régulièrement dans cette région. La seule particularité, en 2010, est l'ampleur plus importante des dommages envers une grande diversité d'individus, de lieux et d'infrastructures. De plus, cela met en évidence la faible capacité des autorités locales à faire face à ce type d'événements. Ainsi, la coordination entre les différentes autorités chargées des opérations de secours et de l'urgence a fait cruellement défaut, tout comme leurs connaissances des communautés sinistrées, de plus en plus hétérogènes, et donc des réactions appropriées à avoir en de telles situations.

Les villages du Karakoram : images de vulnérabilité

- 23 Nombreux sont les événements similaires observables dans les montagnes du Nord Pakistan, notamment la croissance urbaine rapide au sein des vallées qui s'étendent des contreforts de l'Himalaya aux hautes montagnes du nord-ouest et au Karakoram. Les conséquences sont évidentes dans l'histoire récente de centres urbains tels que Muzaffarabad, Abbotabad, Mongora et Dir. Le rôle crucial des infrastructures modernes, et des zones urbaines plus densément peuplées a pris soudain de la visibilité dans les catastrophes majeures. Dont les pluies et les inondations de septembre 1992 et d'août 2010, qui ont débuté en montagne, où elles ont causé de sérieux dégâts, mais assimilées plutôt aux morts et aux destructions dans les plaines en aval. Les populations urbaines et celles des villages se multipliant le long des grandes routes ont été les plus sévèrement frappées, là encore, par le séisme de 2005, à Attabad, par le glissement de terrain de Hunza de janvier 2010, et également par l'insurrection de Swat en 2009.
- 24 Dans les vallées du Karakoram et de l'Hindu Kush du bassin supérieur de l'Indus, les villes se sont développées brusquement, particulièrement depuis l'achèvement de la grande route du Karakoram (KKH) dans les années 1970. Cette dernière relie les basses terres du Pakistan à la Chine. Elle a stimulé la construction d'une multitude de routes pour presque chaque communauté vivant en haute montagne. Néanmoins, la plupart des montagnards résident toujours dans des villages où principalement, mais pas exclusivement, la vie s'appuie sur des formes plus ou moins traditionnelles d'agriculture et de pastoralisme. Même lors des grandes catastrophes régionales, ces communautés n'obtiennent que rarement l'assistance de l'État, et n'obtiennent rien pour la plupart lors des petites catastrophes locales. Ainsi, les risques et la réponse

qu'on y donne consistant avant tout en une question locale. Il semble de ce fait que le stéréotype se confirme : des événements destructeurs décrits et attribués principalement aux aléas naturels et aux terrains accidentés (Kreutzmann, 1994 ; Hewitt, 1997 ; Stellrecht, 1998).

- 25 Un autre exemple contredit également les idées reçues sur l'environnement montagnard et ses dangers, décrits précédemment. Il permet la transition entre le portrait général dressant les dynamiques changeantes des conditions de risques, sous l'influence de la modernisation, ci-dessus, et une attention spécifique sur la manière dont elles impliquent les individus, les familles et les communautés. L'attention portée aux villageoises face aux aléas naturels révèle la manière dont les trajectoires sociales, plutôt que le milieu montagnard en lui-même, sont facteurs de risques.

Aléas cachés, détresse invisible – la pertinence d'une vision selon le genre

- 26 Dans les années 1980, une équipe de chercheurs canadiens étudiaient un glacier dans le Karakoram : celui du Bualtar (ou « Hopar »), à Nagyr. Pendant ce temps, les anciens des villages du Hopar leur demandèrent de faire une enquête sur le recul des terres des villages surplombant le glacier. Au premier abord, les problèmes semblaient nettement dus aux aléas naturels : de larges éboulements se détachant et glissant le long des escarpements du glacier. En fonction du temps et de la saison, il y avait également de nombreuses chutes de pierres et de terre. Bien en aval de l'escarpement du glacier, sous le village, se trouvaient des sections de route coupée, des terrasses de pierre et des canaux d'irrigation emportés par les glissements de terrains.
- 27 Depuis la dernière grande glaciation, la formation d'un grand dépôt autour des parties basses des glaciers de Bualtar et Barpu a créé des sites relativement attractifs pour les cultures agricoles et l'habitat. Cependant, depuis des siècles, les glaciers ont été fracturés et présentent désormais des murs quasi-verticaux au sein de l'ancien dépôt latéral. Les impacts ont été accélérés par les surges glaciaires, lorsque la glace s'épaissit soudainement, avance bien plus rapidement pendant plusieurs mois, et déclenche des inondations de glace fondue (Hewitt, 2009). Les problèmes principaux étaient localisés le long d'une série d'escarpements de plus de 20 km de long, où quelque 3-4 km² de terres avaient été rabotés. La perte de terres, les dégâts causés aux systèmes d'irrigation et à la route, au sein des villages, ainsi que les difficultés d'accès à d'importantes ressources au-delà du glacier peuvent être considérés comme les principaux impacts directs. Pourtant, alors que l'ampleur est immense pour les villages, le processus reste lent – qualifié par certains de « catastrophe lente et cumulative » (Smith, 1992) – et n'avait pas engendré de sinistres directs ou de pertes humaines.
- 28 Il est possible de modéliser et de surveiller les glissements de terrains, de mesurer les pertes, mais il n'existe pas de mesures destinées à les arrêter. Ceci n'a aucunement surpris les chefs de villages. En réalité, leur problème était d'obtenir une reconnaissance officielle de l'ampleur et de la portée des dommages pour leur vie quotidienne, ce qui n'est jamais facile à prouver dans le cas d'un « catastrophe lente et cumulative ». Ils espéraient simplement que cette équipe de chercheurs puisse faire un rapport qui pourrait leur permettre de recevoir une aide du gouvernement ou celle d'une ONG.

- 29 Plus surprenante, la revendication de terres destinées à remplacer celles perdues antérieurement. En effet, hors des villages, davantage de terres ont été abandonnées ces dernières années que perdues à cause des glissements de terrains. Ceci en dépit du fait que le taux de croissance dans la population concernée et le nombre d'enfants sont particulièrement élevés. Ainsi, l'idée de réutiliser ces terres et d'oublier les terres perdues par les glissements de terrains a été proposée.
- 30 Les villageois avaient en effet produit un réel effort pour récupérer des terres perdues lors d'une grave inondation dans les années 1970. Il est intéressant de noter que lors de cet événement, les terres perdues étaient négligeables ; mais cette catastrophe tua 25 personnes. Une telle tragédie amena une compensation substantielle ainsi qu'une assistance extérieure. Les habitants des villages soulignent la manière dont on leur a donné des brouettes, des explosifs, des tuyaux d'irrigation, du ciment et de l'argent afin de pouvoir payer les travailleurs qui allaient réaliser les travaux.
- 31 Alors que les chercheurs masculins étudiaient les glaciers et les glissements de terrains, Azhar-Hewitt (2011) s'est intéressée aux femmes de Hopar. Elle a découvert la réalité des maux engendrés par les glissements de terrains – contre lesquels il semblait difficile de faire quoi que ce soit ! Les enjeux tiennent au conflit entre traditions et modernité dans la vie du village, ici plus particulièrement en matière de division du travail entre hommes et femmes, ainsi qu'au besoin d'argent. On est ici confronté à un danger doublement caché, une sorte d'aléa secondaire ou tertiaire des glissements de terrains que les étrangers ne pouvaient, au premier abord, percevoir. Certes, au printemps, en été ou en automne, les femmes étaient aperçues au travail dans les champs, sur les toits, ou en train de traire les animaux, et toujours entourées de leurs jeunes enfants. Chaque jour, les jeunes filles courraient au travers du glacier, avec leurs tongs en plastique, pour aller chercher de l'amadou ou s'occuper des petits animaux au hameau de Shishkin, situé au-delà du glacier, autrement abandonné en raison des glissements de terrain.
- 32 Les femmes du village désiraient avant tout des médicaments, des conseils concernant leur propre santé et l'alimentation des enfants. La plupart vivaient dans un stress constant, étonnamment fortes mais très maigres. Elles avaient des problèmes récurrents de palpitations, de saignements menstruels, et d'autres signes de surmenage, de détresse. Il n'y avait presque pas de femmes âgées. La plupart mourait avant d'avoir atteint 40 ans, souvent en couches. De telles mésaventures existent partout dans les communautés marginalisées : quel est donc le lien avec les glissements de terrain ?
- 33 En premier lieu, les terres perdues touchaient avant tout le lieu où les femmes travaillaient, affectant ainsi les ressources dont elles étaient le plus dépendantes. Les pires dégâts sont apparus à proximité des villages, affectant l'espace où les femmes passent la plupart de leur temps. En second lieu, le rôle premier des femmes est de produire la nourriture pour la famille et le village. En conséquence, la perte de terres rend le maintien du niveau de production encore plus difficile, alors que le nombre de bouches à nourrir continue d'augmenter. Elles doivent donc travailler plus longtemps, et plus loin, ce qui nécessite de marcher et de porter davantage.
- 34 Les hommes des villages connaissent cette situation. Ils sont peut-être conscients que ceci tue leurs femmes, mais comme cette étude le montre, peu d'entre eux peuvent ou veulent renoncer aux emplois permettant de gagner de l'argent, situés principalement hors des villages. Ces emplois supportent l'économie de chaque foyer, leurs espoirs

d'avenir pour leurs enfants et leurs attentes. Ils ont besoin de chaussures et de livres scolaires pour les enfants, d'outils, de graines, d'engrais ou encore d'antibiotiques lorsque l'un d'entre eux est malade. Les vêtements doivent être achetés car les importations bon marché ont remplacé leurs propres tenues et les chaussures artisanales voici une génération. L'électricité a été installée et doit donc être payée, tout comme les ampoules et les appareils électroménagers. Les mariages continuent, et ce n'est pas une mince affaire que d'économiser de l'argent pour envoyer les hommes faire leur Haj, ce pèlerinage à la Mecque ou en Iran. Le désir de consommer semble lui aussi irrésistible, qu'il s'agisse d'une montre, d'une radio, d'un meilleur fourneau, de vitres pour les fenêtres ou encore de vêtements pour une occasion spéciale. Rien de tout ça n'est possible sans argent. Les foyers n'ayant pas d'homme, ou trop peu, pour ramener de l'argent, connaissent certains des pires problèmes, dont les pressions venant du monde extérieur, qui ne sont pas inhabituelles. La plupart des hommes dédient leur temps à des travaux exténuants, en aval, sur les routes, au sein de l'armée, ou encore à porter les lourds bagages des groupes de randonneurs en montagne. Ni eux, ni leurs femmes ne sont prêts à renoncer aux bénéfices de l'argent, en se consacrant à développer et à entretenir de nouvelles terres agricoles.

- 35 Ainsi, les principaux dommages dus aux glissements de terrains émergent au sein de l'économie traditionnelle du village, en tant qu'aléa tertiaire, contraint par la division du travail selon le genre et en fonction de la modernisation. En tant que tel, il a d'abord été évoqué par les femmes des villages, luttant pour compenser la perte des terres et d'autres ressources, ainsi que pour compléter le salaire des hommes. Cela crée de réelles interrogations sur ce qu'il faudrait faire. Seule une assistance sous forme financière ou sous forme d'outils permettrait aux hommes de reimplanter les terres abandonnées au glacier et aux glissements de terrain, solution évidente. Cependant, l'économie traditionnelle est, de toute façon, sous forte pression. Les ONG et autres formes d'assistance extérieure sont plus souvent disposées à transformer l'économie traditionnelle, en fournissant par exemple des tracteurs que seuls les hommes peuvent conduire, ou en investissant dans les cultures commerciales comme les semences de pommes de terre, ou la vente en ville d'un cheptel plus important destiné à la consommation, ou encore dans les hébergements touristiques. Les cultures de subsistance aident les familles lors des hauts et des bas de l'économie marchande moderne, mais, de plus en plus, les familles atteignent un seuil et partent en ville, plaçant ainsi les femmes dans un travail habituellement plus « domestique », et parfois même rémunéré. En conséquence, un hôpital et une clinique ont été construits à Hobar, répondant bien entendu à certains problèmes énoncés plus haut, mais, là encore, le conflit entre traditions et modernité a limité l'initiative. Par exemple, aucune femme médecin ou infirmière n'est issue de la communauté, et aucun des professionnels extérieurs ne semble s'adapter au mode de vie des villages. Tout ceci est exemplaire des conditions préalables de vulnérabilité qui vont jouer un rôle lors d'une catastrophe.

Conclusion

- 36 Les changements en cours dans les montagnes, comme ceux observés dans les villes qui se multiplient, sont parfois évidents dans le paysage : le danger est incontestable lors des terribles dommages causés par les séismes ou les inondations. Il est au contraire beaucoup plus difficile de décrypter les relations et les aspirations sociales, l'héritage et

les valeurs, ainsi que l'ensemble des capacités et des vulnérabilités des communautés de montagne. Les scientifiques omettent habituellement ces questions, échouent dans leur appréciation de la manière dont les projets de modernisation peuvent être impliqués, ou n'en tiennent pas compte. Néanmoins, ils parlent du processus qui place les individus en danger et les rend capables ou non d'y faire face. Même le phénomène le plus caractéristique des montagnes, le glissement de terrain de Hopar, permet un éclairage inattendu sur les aléas plus menaçants et complexes du changement social au sein des communautés montagnardes.

- 37 L'exposition aux marchés extérieurs, les enjeux géostratégiques et leurs tensions corollaires, ne sont en aucun cas récents pour les communautés montagnardes d'Asie ou de n'importe quelle autre région du monde. La nouveauté, en revanche, est la portée et la rapidité de ces changements, dont la plupart sont inhérents à la mondialisation économique et au changement climatique global, processus hors de portée des communautés locales. L'effritement des économies de subsistance, les mouvements spontanés ou forcés de population, et l'urbanisation rapide intensifient les risques dus aux aléas naturels, par la concentration ou par l'augmentation de la vulnérabilité de certains segments de populations. Ceux-ci sont plus enclins à vivre dans des zones dangereuses, moins bien protégées, et avec peu ou pas d'influence sur les mesures de sécurité publique.
- 38 Ce sont là les formes de marginalisation récentes et majeures, plutôt que d'être la conséquence passive d'environnements difficiles et lointains, ou même un éventuel déficit de connaissance. Les risques résultent de plus en plus de développements planifiés, pour lesquels les conditions et les préoccupations spécifiques au contexte montagnard sont ignorées. Dans ce scénario, les catastrophes apparaissent moins comme des « événements imprévisibles » que comme des « dégâts collatéraux », des conséquences inévitables et non prises en compte, issues des stratégies dominantes, qui ne font que peu, voire pas d'efforts pour les prévenir. Sans un plan d'action qui tient compte de la vulnérabilité spécifique des communautés et des écosystèmes de montagne, il semble peu probable que des améliorations apparaissent (IFRCRCS, 2004). Toutefois, parallèlement, ces « dégâts collatéraux » ne peuvent pas être traités isolément des systèmes sociaux, politiques et économiques plus larges.
- 39 Des scientifiques spécialistes des espaces montagnards, plus spécialement ceux qui s'intéressent aux questions sociales et ethnographiques ont depuis longtemps démonté les vieux stéréotypes (Oliver-Smith, 1986 ; Maskrey, 1989). La présente étude permet de souligner la manière dont les trajectoires du risque, ainsi que celles du développement, reflètent les histoires sociales. Ceci ne vise pas à démontrer que l'environnement montagnard et les aléas naturels ne sont pas importants, ni que leurs défis spécifiques peuvent être ignorés. Ceux-ci doivent rester une préoccupation fondamentale pour les habitants de lieux où les catastrophes surgissent. Néanmoins, la question principale est de les comprendre en les mettant en relation avec la réalité quotidienne des populations susceptibles d'en subir les conséquences néfastes.
- 40 Ces observations rendent prioritaire le besoin d'une compréhension plus nuancée des contextes et conséquences des catastrophes et de la façon dont on peut y faire face. La promesse du Cadre d'Action de Hyogo (CAH) souligne l'importance d'amener le développement durable au premier plan des approches de réduction des risques de catastrophe (UNISDR, 2005 ; United Nations, 2004). Développer les capacités et renforcer les liens en matière de capital social constituent des éléments clés du CAH.

Cependant, les communautés montagnardes sont rendues de plus en plus vulnérables sur un ensemble de fronts, tandis que le coût des catastrophes, en termes de pertes humaines, de moyens de subsistance ou d'infrastructures, augmente. On doit dès lors interroger sur l'impact et le contexte d'application des principes de Hyogo afin de stimuler une approche socialement inclusive en contexte montagnard. À cet égard, alors que la gestion des catastrophes est de plus en plus institutionnalisée au sein d'agences de sécurité, il reste à voir quelle peut être leur efficacité à développer des relations de travail avec la société civile locale, les communautés locales et les autres organismes locaux. Cette question apparaît des plus urgentes, à l'heure où les montagnes sont victimes de nombreuses catastrophes et de leurs impacts socio-économiques. Ceci invite à considérer les différents types d'apports qu'une population montagnarde plus diverse et plus investie pourrait injecter dans les activités liées à la réduction des risques.

BIBLIOGRAPHIE

- AZHAR-HEWITT F., 2011. – *The other side of silence : lives of women in the Karakoram Mountains*, Universe, Bloomington.
- BANKOFF G., FRERKS G., and HILHORST D., 2004. – *Mapping vulnerability : disasters, development and people*, Earthscan, Londres.
- BLAIKIE P., CANNON T., DAVIS I., WISNER B., 1994. – *At risk : natural hazards, people's vulnerability and disasters*, Routledge, Londres.
- BRADSHAW S., 2004. – *Socio-economic Impacts of natural disasters : a gender analysis*, Manuales 32, United Nations Economic Commission for Latin America and the Caribbean, Santiago.
- DAVIS M., 2006. – *Planet of slums*, Verso, New York.
- DEVELOPMENT PLANNING UNIT - University College London, 2003. – *Understanding slums : case Studies for the UN-Habitat global report 2003*, Development Planning Unit. University College London , Londres.
- ENARSON E., DHAR CHAKRABARTI P.G., 2009. – *Women, gender and disaster : global issues and initiatives*, SAGE, New Delhi.
- FERNANDEZ M.A., 1999. – *Cities at risk : environmental degradation, urban risks and disaster in Latin America*, LA RED – The Network for Social Studies on Disaster, Lima.
- FISHER, J.F., 1986. – *Trans-Himalayan traders : economy, society and culture in Northwest Nepal*, Motilal Banarsidass, New Delhi.
- GUILLET D., 1983. – « Towards a cultural ecology of mountains : the central Andes and Himalayas compared ». *Current Anthropology*, Vol. 24, n°5, pp 561-74.
- HEWITT K., 2009. – « Rock avalanches that travel onto glaciers : disturbance regime landscapes, Karakoram Himalaya, Inner Asia ». *Geomorphology*, Vol. 103, pp 66-79.

- HEWITT K., 2007. – « Preventable disasters : addressing social vulnerability, Institutional risk and civil ethics ». *Geographische Rundschau - International Edition*, Vol. 3, n°1, pp 43-52.
- HEWITT K., 1997. – *Regions of risk : hazards, vulnerability and disasters*. Longman, London.
- IVES J.D., 1997. – « Comparative inequalities : mountain communities and mountain families ». In B. Messerli et J. D. Ives (eds.) *Mountains of the world : a global priority*. The Parthenon Pub. Corp., New York, pp 61-84.
- IFRCRCS, 2004. – *World disasters report : focus on community resilience*. International Federation of Red Cross and Red Crescent Societies, Genève.
- KREUTZMANN H., 1994. – « Habitat conditions and settlement processes in the Hindukush-Karakorum ». *Petermanns Geographische Mitteilungen*, Vol. 138, n°6, pp 337-356.
- LIBISZEWSKI S., BAECHLER G., 1997. – « Conflicts in mountain areas : a predicament for sustainable development ». In B. Messerli et J. D. Ives (eds.) *Mountains of the world : a global priority*. Parthenon, New York, pp 103-130.
- OLIVER-SMITH A.S., 1986. – *The martyred city : death and rebirth in the Andes*, Waveland Press, Prospect Park.
- OLIVER-SMITH A.S., AND HOFFMAN S.M., 2003. – *The angry earth*, Routledge, New York.
- MASKREY A., 1989. – *Disaster mitigation : a community based approach*, Oxfam, Oxford.
- MCCALL G.J.H., LAMING D.J.C., SCOTT S.C., 1992. – *Geohazards : natural and man-made*, Chapman Hall, Londres.
- PELLING M., 2003. – *The vulnerability of cities : natural disasters and social resilience*, Earthscan, Londres.
- QIN Y., 2005. – « Living in between : periurban and wildland interface habitats ». In T. Jeggle (ed.) *Know risk*. Tudor Rose Publications / United Nations International Strategy for Disaster Reduction, Leicester / Genève, pp 318-321.
- RHOADES R.E., THOMPSON S.I., 1975. – « Adaptive strategies in alpine environment beyond ecological particularism ». *American Ethnologist*, Vol. 2, n°3, pp 535-551.
- ROSE W.I., BOMMER J.J., LOPEZ D.L., CARR M.J., MAJOR, J.J., 2004. – *Natural hazards in El Salvador*, Special paper n°375, Geological Society of America, Boulder.
- SMITH K., 1992. – *Environmental hazards*, Routledge, Londres.
- STEINBERG T., 2000. – *Acts of god : the unnatural history of natural disaster in America*, Oxford University Press, New York.
- STELLRECHT I., 1998. – *Karakorum-Hindu Kush-Himalaya : dynamics of change*, Rüdgers Köppe Verlag, Cologne.
- UNDP, 2004. – *Reducing disaster risk : a challenge for development*, United Nations Development Programme - Bureau of Crisis Prevention and Management, New York.
- UN-Habitat, 2007. – *Global report on human settlements 2007*, Earthscan, Londres.
- UNISDR, 2005. – *Building the resilience of nations and communities to disaster : an introduction to the Hyogo Framework for Action*, United Nations International Strategy for Disaster Reduction, Genève.

RÉSUMÉS

Cet article aborde la question des risques et des catastrophes en montagne. Il vise non pas à dissocier mais plutôt à replacer ces concepts au cœur des questions de sécurité publique et de développement des États contemporains. Cette approche des catastrophes se distingue des précédentes, pourtant considérablement renforcées par les stéréotypes habituels, propres à l'environnement montagnard. De fait, celles-ci étaient jusqu'alors centrées sur l'aléa naturel, sur son caractère extrême et imprévisible, ainsi que sur la réponse post-catastrophe (phase d'urgence). La prise en compte d'autres facteurs apparaît nécessaire. Les héritages des histoires économique et sociale des territoires montagnards, et, plus particulièrement, les relations tissées avec les acteurs métropolitains et le reste du pays, contribuent, de manière décisive, à façonner la réalité contemporaine des montagnes. Le développement des transports, l'extraction de ressources et le tourisme, qui profitent à l'État et s'inscrivent dans la tendance internationale, peuvent paradoxalement accroître le risque pour les populations montagnardes et saper les stratégies préexistantes destinées à réduire le risque environnemental. Plus que tout, l'urbanisation rapide des montagnes en général, et de l'Himalaya en particulier, a largement contribué à intensifier les risques et à créer de nouvelles formes de vulnérabilités. La majeure partie de l'histoire actuelle des montagnes reste influencée par les déplacements contraints de population et la densification des centres urbains. Cela doit faire l'objet d'une analyse particulière. L'expansion rapide du bâti et des infrastructures, mis à part la sécurité de ces structures, engendre des risques nouveaux et complexes et détériore parallèlement le rapport habituel des hommes à leurs terres, en dégradant ainsi la capacité de résilience des individus. Dans la vie quotidienne des peuples montagnards, les catastrophes environnementales sont bien souvent dépendantes d'autres formes sociales de risque, de vulnérabilité et d'une insécurité corollaire. Pour conclure, la marginalisation des espaces montagnards reste avant tout la conséquence du développement socio-économique de ces territoires, dont les paramètres dépendent des stratégies de développement de l'État et des acteurs métropolitains et internationaux.

This chapter presents a view of risk and disaster in the mountains that finds them fully a part of public safety issues in modern states and developments, rather than separated from them. This contrasts with prevailing approaches to disaster focused on natural hazards, "unscheduled" or extreme events, and emergency preparedness; approaches strongly reinforced by mountain stereotypes. Rather, we find the legacies of social and economic histories, especially relations to down-country or metropolitan actors, are decisive in shaping contemporary "mountain realities". Developments in transportation, resource extraction and tourism that serve state and international agendas can increase rather than reduce risks for mountain populations, and undermine pre-existing strategies to minimise environmental dangers. Above all, we see rapid urbanisation in mountains generally and the Himalaya in particular as highly implicated in exacerbating risks and creating new types of vulnerabilities. Enforced displacement, and concentration of, people in urban agglomerations, is a major part of the modern history of mountain lands that invites more careful exploration. Rapid expansion of built environments and infrastructure, without due regard to hazards and structural safety, introduce new and complex risks, while altering older equations with and to the land and sapping people's resilience. In the lives of mountain people, environmental hazards are mostly subordinate to other, societal sources of risk and vulnerability, and to the insecurities these involve. Basically we conclude that "marginalisation" of mountain lands is primarily an outcome of socio-economic developments in which their condition is subordinated to strategic planning by state, metropolitan and global actors.

AUTEURS

KENNETH HEWITT

Department of Geography and Environmental Studies, Wilfrid Laurier University, Canada,
khewitt@wlu.ca

MANJARI MEHTA

Anthropologue sociale et chercheur indépendante, Dehra Dun, Inde,
manjari.mehta@gmail.com